

Deux ans après, je peux dire à quel instant précis Ham est revenu dans ma vie. Je l'ai inscrit en lettres capitales dans mon agenda :

27 SEPTEMBRE 2012

Il est 13 h 07 quand le SMS de Laurel, ma femme, s'affiche sur l'écran de mon iPhone.

Je suis à New York. Mon agent littéraire avait tenu à m'inviter à déjeuner pour fêter la sortie de mon dernier livre éthologique, *Le nouveau singe nu*. J'occupe, à titre honorifique, la chaire de zoologie de l'Université de Columbia. À ce moment de ma vie, être publié est devenu un rituel biennal auquel je me plie de mauvaise grâce, la partie promotionnelle n'étant plus du tout ce après quoi je cours. Il semble que j'ai passé l'âge des éloges et de tout le tralala. À vrai dire, à soixante-huit ans, je trouve un côté pathétique à me montrer à la télé pour vanter mes livres.

Chaque promotion m'oblige à quitter le confort de notre maison de Chapel Hill, au moins pendant trois jours. Phobique de l'avion, je dois emprunter le 80 Carolinian qui assure, certes quotidiennement, mais en 10 h 23, la liaison entre la gare de Raleigh North Carolina et celle de Penn Station à New York. Un trajet long et ennuyeux,

surtout si Laurel n'est pas de la partie. L'avion, d'aussi loin que je m'en souviens, n'a jamais exercé sur moi la fascination qu'il exerçait sur les autres. À treize ans, je me rappelle que Tom, mon meilleur ami de l'époque, n'avait qu'une idée en tête : voler. Moi pas. Alors, autant de fois qu'il est possible, j'évite ce genre de voyages anxiogènes. Les routes. Le rail. Tout est préférable à l'aérien. Quand on habite comme moi Chapel Hill, qu'on est un « vieux grincheux » et qu'on ne veut pas déroger à ses principes, on prend le 80 Carolinian et on attend que ça passe. Long et ennuyeux, mais faisable. La preuve.

– Dire qu'en 2 h 30 Delta Air Lines relie Raleigh-Durham à JFK New York, maugrée Laurel.

Mais elle le redit juste par habitude. Ce mercredi 26 septembre 2012, elle ne montera pas avec moi dans un des wagons gris et bleu. Le lendemain, en tant que porte-parole de l'Orangutan Outreach, elle va donner une conférence à la Public Ivy. Des étudiants, des collègues, des chercheurs et des curieux de tout poil ont depuis longtemps bloqué la date dans leurs agendas. Chaque prise de parole de Laurel est très attendue et ce n'est que justice. Ma femme est une brillante primatologue.

Depuis la veille, ma valise est bouclée et j'ai réservé une chambre au JW Marriott Essex House qui donne sur Central Park South. J'y ai mes habitudes depuis la sortie de mon premier

livre en 1984. Laurel et moi petit-déjeunons et elle m'accompagne à la gare. Elle conduit notre Lexus RX 400h hybride blanc métallisé. Vingt-cinq miles durant, nous écoutons WNCU, une station locale qui passe de vieux standards. Devant la gare, nous nous séparons en nous embrassant. Je récupère ma valise dans le coffre et Laurel attend que je m'engouffre dans le hall avant de remettre le moteur en marche pour reprendre la direction de la maison. Pour moi, le voyage va être long, je m'y attends. Il a été en plus bruyant. Un bébé a pleuré une bonne partie du trajet. Ce n'était pas prévu au programme et cela me met en rogne pour le reste de la journée.

– Je t'avais conseillé de prendre des boules quies, est la réponse de ma femme alors que je lui raconte « l'horrible Raleigh-New-York ».

– Fais-moi penser à ne plus écrire une ligne publiable, dis-je, espérant me faire plaindre.

Mais Laurel me connaît trop bien pour se laisser prendre :

– Ce n'était quand même pas si épouvantable, si ?

– Non, tu as raison. Sur une échelle de 0 à 10 ça en valait 8 et demain sera pire...

– Tu n'es qu'un vieux grognon Shapiro. Mais ne change rien.

– C'est trop tard de toute façon, non ?

– Sans doute...

J'entends son sourire dans sa respiration.

– Je t'aime Laurel.

– Moi aussi Josh. À demain. Tu me raconteras ton déjeuner.

Nous raccrochons ensemble, comme on le fait depuis toujours. J'aime cette femme à la folie.

Le lendemain, je suis attablé au Marea, un restaurant gastronomique spécialisé dans les produits de la mer. En face de moi se tient mon agent, Lee Bacon. Tout en mangeant mon entrée faite de crostini aux oursins - délicieux, soit dit en passant -, j'écoute d'une oreille distraite l'offensive marketing que Lee et son équipe ont mise en place.

– Boston, Cleveland, Chicago, Kansas City, Houston, LA... L'Oprah Winfrey show, celui de Jay Leno sur NBC...

Je reste silencieux, le laissant se gargariser avec son plan de bataille.

Vrrr. Vrrr, fait alors le portable dans la poche intérieure de ma veste.

Lee s'interrompt. Je le regarde d'un air contrit, m'excuse et consulte l'écran. Il est 13 h 07. Laurel m'écrit :

1749 miles, smile.

Elle a le secret des SMS laconiques qui me rendent fou. Je souris toutefois à son jeu de mots. Je n'ai qu'une envie : planter Lee et rappeler ma femme. Je ne fais aucune de ces deux choses. Je remise mon portable dans la poche de ma veste,

j'attends qu'on me serve la suite en commandant un deuxième verre de vin. Finalement, le déjeuner ne s'éternise pas. Nous échangeons une poignée de main sur le trottoir et Lee monte dans un taxi, avec la promesse de m'envoyer le détail de ma future tournée par mail. Je traverse l'avenue en face du restaurant et me retrouve dans Central Park. Le nombre 1749 tourne dans ma tête. Je m'assois sur un banc. Je suis du regard plusieurs joggeuses qui s'éloignent à petites foulées et je rappelle Laurel. Elle décroche à la première sonnerie.

– Monsieur, mon mari...

– Tu m'expliques ton SMS ?

Laurel me dit de quoi il retourne. Je me tasse sur le banc et gémis. Au loin, ou peut-être tout près, je ne sais plus, un chien se met à aboyer.

CHAPITRE 2

13 JUIN 1957

À QUELQUES JOURS DE MON ANNIVERSAIRE

13 JUIN 1957

À QUELQUES JOURS DE MON ANNIVERSAIRE

Bien avant moi, Scuppernong, notre labrador qui est en train de dormir sur mon lit, soulève la tête avant de la reposer entre ses pattes. J'entends, par la fenêtre grande ouverte de ma chambre, les roues de la Chevrolet Nomad familiale crisser sur le gravier de notre allée. Le moteur s'arrête, la portière s'ouvre puis se referme. Mon père rentre tôt aujourd'hui. Tandis qu'il se dirige vers la porte de derrière, il siffle « That'll be the Day » des Crickets qui truste la première place du palmarès depuis plusieurs semaines. Je jette un œil sur ma montre. Il est 15 h 42. Ce qui est très, très inhabituel. J'entrouvre la porte de ma chambre pour écouter, puis retourne m'asseoir à mon bureau. Je fais signe à Scuppernong, qui a rouvert un œil, de ne pas bouger. Il remue la queue. Il a compris.

– Judith ? appelle mon père sitôt dans la maison.

Comme chaque mardi à cette heure-ci, mais il l'ignore ou l'a oublié, ma mère est au sous-sol en train de repasser. Son transistor doit être réglé sur KLON, sa station préférée.

– Lucy ? enchaîne-t-il en ouvrant la porte du frigo.

Mais comme chaque mardi à cette heure-ci, ma sœur Lucy supporte l'équipe de football du College. Elle est « cheerleader » et, accessoirement, la petite amie de Seth Morgan, le quarterback de l'équipe.

– Josh ? Mais où vous êtes tous ? grogne-t-il en entamant la montée de l'escalier. Scuppernong ? Où es-tu mon chien ? Même le chien a disparu... maugrée-t-il.

Avant qu'il n'atteigne le palier, je sors de ma chambre, Scuppernong sur les talons.

– Josh, te voilà, dit-il tout en caressant la grosse tête du chien. Où sont ta mère et ta sœur ?

Sans même attendre ma réponse, mais c'est vrai que je ne suis pas un rapide avec les mots, il ajoute :

– Je me change. Convoque le « Pow-Wow », il faut que je vous parle.

Le « Pow Wow », c'est son expression pour parler d'une réunion au sommet où nous devons tous être présents. Et ça, depuis que nous sommes allés voir en famille au cinéma « La dernière chasse ». En bon fils de militaire, je fais ce qu'il me demande. Je descends et, de la porte qui mène au sous-sol, j'appelle ma mère.

J'entends Mam éteindre son transistor et débrancher le fer. À peine remontée, elle me questionne. Une fois qu'elle sait que Dad est rentré, elle fait les cent pas dans la cuisine. Elle est nerveuse.

– Il avait l'air souffrant, Josh ?

– Je fais « non » de la tête.

– Il t'a dit pourquoi il était là ?

– N-Non... Mais on-on ne va pas-pas tarder à le sa-savoir...

Mon père redescend enfin. Il embrasse Mam et me sourit. Il a troqué son uniforme d'officier contre une tenue civile, pantalon de toile beige et polo rouge. Il est grand, puissant, sûr de lui... Même nus pieds. C'est ce que je ne peux m'empêcher de penser en le regardant bouger dans la pièce.

– Saul, tu vas bien ? s'inquiète Mam.

– Je vais TRÈS bien, la rassure-t-il en se servant un verre de citronnade. Où est Lucy ?

– À l'entraînement.

– Elle rentre quand ?

Ma mère se tourne vers moi.

– Dix-Dix-huit heures.

Mon père paraît contrarié. Puis se décide.

– Tant pis. On lui annoncera plus tard.

– Saul, tu me fais peur...

– Je viens de recevoir une nouvelle affectation.

Je suis muté au Nouveau-Mexique. Je prends mes nouvelles fonctions dans cinq semaines. Et bien

évidemment, on part tous !

Si ma mère paraît soulagée, pour moi c'est le coup de massue. Mon père est encore en train de parler mais je n'entends plus rien. Je sais juste que dans un mois, nous quitterons San Francisco où je suis né et où j'ai toujours vécu, pour un autre État. Je quitte la pièce en trombe, cours vers le garage, prends mon vélo et pédale comme un fou. Je dois empêcher ça et pour une fois, ma sœur pourrait être mon alliée. Je roule à me faire exploser les poumons en direction du terrain de sport. Je suis rouge et à moitié mort quand j'arrive au bord de la pelouse. Je jette mon vélo sur le sol et essaye d'attirer l'attention de Lucy. Mais le match d'entraînement a commencé. Ma sœur et quelques-unes de ses amies, dont Jessie Borgman, donnent de la voix en exécutant des figures improbables. Jessie Borgman. Celle qui partage, à parts égales avec Audrey Hepburn, mes rêves les plus érotiques.

– Shapiro, qu'est-ce que tu fiches là ?

Je sors de ma torpeur. C'est John Smith, l'aide du coach. C'est lui qui porte les ballons, distribue les maillots et range les vestiaires. Il n'a pas inventé l'eau tiède mais il est plutôt sympa avec moi. Et pourtant, je ne suis pas le type le plus populaire du collège. Je ne pratique aucun sport, je bégaye et le pire, pour les sportifs et associés, je passe mon temps avec un bouquin à la main. De me voir arriver comme un

bolide sur mon deux-roues a dû le perturber.

– Ma s-s-s...

Toujours écarlate, je le sens à la chaleur qui émane de mes joues, je parviens à souffler :

– Sœur...

– Tu veux voir ta sœur, petit ? Mais là, tu vois, c'est pas possible. L'entraînement vient de commencer.

Il a raison évidemment et j'enrage. Je donne un coup de pied dans le guidon de mon vélo et décide de remonter en selle. C'est mon copain Tom que je vais aller voir. Il aura peut-être une idée. Tom a mon âge. Il n'est pas dans la même école que moi. On s'est rencontrés il y a un peu plus d'un an, à l'épicerie, où nos mères nous avaient envoyés. La sienne pour une bouteille de lait, la mienne pour des crackers. Il m'a entendu bégayer à la caisse et je l'ai entendu se faire charrier dans une des allées par Perry et Teddy Hayder, les terreurs du quartier. Ils l'appelaient « Pinky-red » à cause, je l'ai supposé, de ses tâches de rousseur et du rose qui envahissaient son visage. Quand je suis sorti, j'ai vu qu'il serrait les poings. Je ne voulais pas le déranger mais on avait attaché nos vélos au même poteau. Du coup, on a fait une partie du chemin ensemble. On habite à cinq rues l'un de l'autre.

Tom est là quand j'arrive tout en nage. J'en aurais pleuré de soulagement. Et je pleure même

dans les bras de sa mère qui ne comprend rien. Une fois seuls, je lui raconte mes malheurs.

– Ben mon vieux... Ça, pour une foutue nouvelle, c'est une foutue nouvelle, il fait en reprenant un des sandwiches que sa mère nous a préparés. Je ne vois pas comment tu pourrais ne pas y aller, faut être lucide, tu vois.

C'est ce que j'aime chez Tom. On ne s'invente pas d'histoires, ni sur ce qu'on est, ni sur ce qu'on pourrait ou ne pourrait pas avoir. Et là, clairement, il me dit que je suis foutu.

– Tu comprends, vu le grade de ton père, je ne vois pas comment, ils renonceraient à lui. Et puis, tu sembles dire que ta mère n'a pas protesté, ni rien.

Quelqu'un sonne à la porte d'entrée. Tom se lève pour ouvrir. C'est une de leurs voisines. Elle confie son fils Steve à la garde de la mère de Tom. Les deux femmes discutent tandis que le petit Steve, pas très à l'aise sur ses deux jambes branlantes, tend les bras vers nous en riant.

– C'était plus simple quand on avait deux ans, pas vrai ? me lance Tom en me donnant une bourrade. Personne ne m'appelait « Pinky-red » et toi, tu n'en avais rien à faire de déménager...

J'acquiesce. Je suis à nouveau au bord des larmes. Je n'ai aucune, mais alors aucune envie de quitter la Californie pour le Nouveau-Mexique. Un

État géométriquement carré avec un drapeau jaune pisseux. Sans l'océan, ni Tom...

– Tu deviendras un conquistador mon pote, ajoute mon copain, ce qui m'achève.

À mon retour à la maison, Mam, Lucy et Dad sont déjà à table. Je m'attends à me faire passer un savon, mais rien. Je m'attends à découvrir ma sœur accablée, il n'en est rien non plus. Elle discute et plaisante avec les parents. Soudain, elle prend conscience de ma présence.

– John Smith a dit que tu étais passé et Jessie m'a dit qu'elle t'avait vu repartir. Tu voulais un truc spécial ?

– N-non... Lai-laisse tom-tomber !

– Josh. Nous comprenons que c'est difficile pour vous...

– Pas pour moi, Mam, la coupe ma sœur.

Je regarde Lucy, ébahi.

– Mais nous avons toujours su que ce jour arriverait. Ton père obéit à des ordres que lui donne le Gouvernement.

J'ai la tête dans mon verre. Mais je ne fais rien. Je ne bois pas. Je cache juste mes lèvres qui se remettent à trembler.

– Tu es parti trop vite tout à l'heure, renchérit mon père. Je prends la direction de « Holloman Aerospace Medical Center ». Tu vas adorer cet endroit et ce que je vais y faire.

– Ça. Ça, ça m'éton-nerait !

Je jette ma serviette sur la table, pousse ma chaise en arrière et monte quatre à quatre les marches. Je claque la porte de ma chambre. Dix minutes s'écoulent et j'entends gratter à la porte. C'est Lucy. Sa manière de faire. Je lui dis d'entrer. Elle s'assoit au bord de mon lit.

– Josh. Tu n'es plus un bébé. Tu vas avoir treize ans, quoi !

– Just-justement. Mer-merci du ca-cadeau d'anni-anniversaire.

– Josh, tu es ridicule. Essaie de voir le bon côté...

– Bon côté-côté ? Leq-quel ?

– Ben, on va voir du pays !

– Et ton am-mou-moureux ?

– Qui ? Seth ?

J'opine.

– Je l'ai quitté la semaine dernière, m'assène-t-elle sans aucune émotion.

Je l'ignorais. Je suis à la fois abasourdi et désespéré. Moi qui comptais sur ma sœur et son histoire d'amour « sérieuse » pour essayer de faire pencher la balance ou du moins retarder l'échéance, ben je dois bien me rendre à l'évidence, c'est plutôt mal barré !